

# À celui qui a besoin de repos

[Messager Évangélique 1866]

« Venez à moi — et moi, je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous et apprenez de moi... et vous trouverez le repos de vos âmes »

(Matt. 11)

Pour la foi, le Seigneur Jésus, élevé à la droite de la majesté dans les hauts lieux, est Celui en qui toute plénitude habite, à qui toute puissance est donnée dans le ciel et sur la terre ; Celui qui est assis sur le trône, le Créateur des mondes et le dominateur sur toutes choses. C'est là qu'Il est béni, et béni éternellement. Mais la position, dans laquelle ce chapitre nous le montre, est bien différente. Nous y voyons le Seigneur Jésus méprisé et rejeté de ceux auxquels Il était venu au nom de Jéhovah. — Cependant, là aussi, Il est béni, et béni pour nous.

Jean-Baptiste avait dit : « Es-tu celui qui vient, ou devons-nous en attendre un autre ? » (v. 3) — même lui paraît douter de Jésus.

Quant à Israël, le Seigneur disait : « Mais à qui comparerai-je cette génération ? Elle est semblable à de petits enfants assis dans les marchés et criant à leurs compagnons, et disant : Nous vous avons joué de la flûte et vous n'avez point dansé ; nous vous avons chanté des complaintes, et vous ne vous êtes point lamentés » (v. 16, 17). Ni Jean ni Jésus ne satisfaisaient Israël ; ils ne voulaient ni de la loi, ni de la grâce. Les hommes n'aiment pas la justice : elle est trop stricte ; ils n'aiment pas non plus la grâce : elle est trop large ; en partie l'une, en partie l'autre, voilà ce qu'ils voudraient.

Et si nous nous tournons vers les « villes dans lesquelles le plus grand nombre de ses miracles avaient été faits » — nous entendons Jésus leur dire : « Malheur à toi, Chorazin ! malheur à toi, Bethsaïda ! car si les miracles qui ont été faits au milieu de vous, eussent été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles se seraient repenties avec le sac et la cendre. Mais je vous dis que le sort de Tyr et de Sidon sera plus supportable au jour du jugement que le vôtre » (v. 21-22).

La pensée que nous sommes une « bonne odeur de Christ *pour Dieu*, à l'égard de ceux qui périssent », aussi bien que « à l'égard de ceux qui sont sauvés » (2 Cor. 2), est bien sérieuse. En voyant Son témoignage rejeté, l'âme de Jésus trouve son repos en Dieu. Il pouvait se dire qu'Il avait fait la volonté de Dieu ; que le nom de Dieu avait été glorifié, par conséquent Son repos pouvait être doux et complet. Nulle part, le Seigneur Jésus ne s'élève au-dessus des circonstances et ne se réjouit en esprit, autant qu'Il le fait ici ; au milieu de ce monde hostile, Son âme trouve son repos dans la *soumission* à la volonté de Dieu.

« *En ce temps-là* », dans le moment même où Il est rejeté, « Jésus répondit et dit : Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits enfants. *Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant toi* » (v. 25, 26). Il s'inclinait devant la juste souveraineté de Dieu.

Je crois que telle serait aussi la position de l'âme du chrétien qui marcherait dans la communion avec Dieu ; c'est bien là le véritable esprit qui devrait nous animer, car c'est reconnaître Dieu comme « opérant toutes choses selon le conseil de sa volonté » (Éph. 1, 11). Combien cela diffère de l'impatience que l'on rencontre chez un grand nombre d'entre nous ! — Quand notre témoignage est rejeté, que nos désirs sont frustrés, nos motifs méconnus ; quand l'épreuve vient du côté d'où nous l'attendions le moins, de la part de chrétiens, de notre famille, ou de ceux que nous avons cherché à servir, c'est alors qu'il convient de nous courber devant la juste souveraineté de Dieu et de dire : « *Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant tes yeux* ». — Ô mes amis, si nous comprenions un peu mieux la merveilleuse grâce qui nous a été manifestée dans le don de Dieu, Jésus, quand nous avons été vivifiés, nous qui étions morts dans nos offenses et dans nos péchés, et que Dieu a déployé en notre faveur le bras de Sa puissance — nous ne perdriions pas notre temps en vains murmures, en regrets inutiles, comme nous ne le faisons que trop souvent, mais nous serions en état de dire : « *Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant tes yeux* ». Si tu l'as trouvé bon, ne dois-je pas le trouver bon ?

Il y a du bonheur à pouvoir parler ainsi, car c'est reconnaître que la volonté de Dieu est « bonne, agréable et parfaite » (Rom. 12), et l'on ne raisonne pas. Chez le prophète Jérémie, nous trouvons des plaintes : il maudit le jour auquel il est né [20, 14] ; Habakuk argumente ; Job cherche à se justifier lui-même ; — ici, il n'y a rien de semblable ; il n'y a qu'une soumission simple à « la volonté de Dieu », comme étant ce qu'il y a de meilleur. « *Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant tes yeux* ». Ce que le Père avait « trouvé bon » devant Ses yeux, était bon aux yeux de Jésus, et il en était de même toujours : « Voici, je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté » (Héb. 10). Voilà une vraie résignation. Ce n'est pas véritablement de la résignation que de se soumettre à ce que l'on ne peut éviter ; non : la vraie résignation reconnaît qu'une chose est bonne et convenable, parce que *Dieu la veut ainsi*, quelque pénible, quelque douloureuse qu'elle puisse nous paraître d'ailleurs. — « *Je te loue, ô Père !* ».

Une autre précieuse vérité est là. — Quand Jésus se voit ainsi rejeté par tous ceux qui étaient autour de Lui, à quoi se rattache Son âme ? À la conscience que « *toutes choses lui sont livrées par le Père* ». De toute manière repoussé par les hommes, le Père a livré toutes choses entre Ses mains. — Chers amis, lorsque notre volonté a été contrariée, quand il y a eu du renoncement, et que nous nous sommes soumis à la volonté de Dieu, que de fois n'avons-nous pas fait l'expérience de

quelque chose qui s'épanouissait en bénédictions devant notre âme? — Il est toujours et pratiquement vrai que « quiconque s'abaissera, sera élevé » (Matt. 23, 12).

Jésus est ici de fait le rejeté — Il est rejeté par le monde ; toutefois, Il est Celui que le Père a haut élevé — et désormais Il peut dire : « *personne ne connaît le Fils, sinon le Père* ». Si le monde ne Le connaissait pas, le Père Le connaissait ; — si le monde ne prenait pas en Lui son plaisir, le Père faisait de Lui Ses délices ; — si le monde ne L'aimait pas, le Père L'aimait... « *Ni personne ne connaît le Père, sinon le Fils, et celui à qui le Fils voudra le révéler* ». Ayant en Lui-même la connaissance du Père, le Seigneur Jésus est soutenu tout le long de Son rejet de la part des hommes, et maintenant Il s'avance pour révéler à d'autres le nom du Père. Le Père n'est connu que par la révélation que le Fils fait de Lui. « Père juste, le monde ne t'a pas connu, mais moi, je t'ai connu ; et ceux-ci ont connu que tu m'as envoyé. Et je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux et moi en eux » (Jean 17, 25, 26).

Si vous appartenez au monde, vous n'éprouverez aucun besoin de connaître ce nom que Jésus est venu manifester. — Si vous avez choisi le monde comme votre portion, ce nom, qui était la portion de Jésus quand le monde L'eut rejeté, ce nom ne sera d'aucun prix pour vous. « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde ; si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui ; car tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais est du monde » (1 Jean 2, 15, 16).

Il y a une différence marquée entre ces deux paroles de Jésus : « Je vous *donnerai* du repos » et « vous *trouverez* du repos », différence d'une très grande importance. Jésus ne nous dit pas de *faire* quelque chose, afin qu'Il *puisse* nous *donner* le repos ; Il dit simplement : « Venez à moi ». Mais pour que nous puissions *trouver* le repos, Il dit : « Prenez *mon* joug sur vous et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur » (Matt. 11). Une soumission pratique est devenue nécessaire. Il est d'une égale importance de discuter le rapport que ces deux choses ont l'une avec l'autre, et souvent, en n'y prenant pas garde, les saints perdent la jouissance présente de la paix que Jésus leur a donnée. C'est dans la conscience de posséder « toutes choses » — toutes choses Lui étant livrées par le Père, toute puissance Lui étant donnée dans le ciel et sur la terre, tout jugement étant remis entre Ses mains, toutes choses étant à Lui (car il n'y a aucune chose que le Père n'ait remise entre les mains de Jésus), c'est dans cette conscience, dis-je, que Jésus dit : « *Venez à moi* ».

Il ne dit pas : « *Venez à moi* », comme à Celui qui est rejeté et méprisé par les hommes — non, Il dit : « *Venez à moi* », qui, bien que méprisé et rejeté en effet, possède cependant en moi-même tout ce que les hommes recherchent avec tant d'ardeur, tout ce qu'ils estiment, tout ce qu'ils ambitionnent. Il est « digne de recevoir puissance, et richesse, et sagesse, et force, et honneur, et gloire et

louange» (Apoc. 5). En Lui que le monde a rejeté, il y a non seulement tout ce qui répond à nos besoins comme pécheurs, mais aussi tout ce qui peut satisfaire les désirs les plus ardents de nos cœurs ; c'est pourquoi Il nous dit : « Venez ». Combien cela est précieux ! Toute la grâce du cœur de Jésus se révèle dans cette parole. Quand nous Le voyons, Lui le rejeté, se tourner vers nous, disant : « Venez à moi ! Venez à moi ! vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos », nous apprenons véritablement ce qu'est la grâce !

Aller à Lui, croire à Son nom, voilà le grand secret de la paix qu'Il nous offre. Les scribes, les pharisiens, les docteurs de la loi, toute cette multitude orgueilleuse et satisfaite d'elle-même, tous L'avaient rejeté ; — mais Jésus savait qu'il y avait là, autour de Lui, des cœurs fatigués et pesamment chargés — des pécheurs qui faisaient de vains efforts pour se délivrer de leur fardeau de péché. La loi ne pouvait leur apporter aucun soulagement, elle ne pouvait ôter leurs péchés ; — et c'est à eux que Jésus s'adresse : « Venez à moi, moi je vous donnerai le repos ». Puis, il y en avait d'autres qui avaient cherché le repos dans le monde, parmi des amis, et à eux aussi Il dit : « Venez à moi ». Le repos, un repos véritable est donné à ceux qui vont simplement à Jésus ; — et que faut-il de plus à mon âme ? « Venez à moi », dit Jésus — tout ce dont nous avons besoin est entre Ses mains, pardon des péchés, vie éternelle, repos, tout ce que notre cœur peut désirer — tout est là — tout.

Je veux faire remarquer ici l'ordre dans lequel ces choses nous sont présentées. Le Seigneur Jésus ne nous parle pas de *trouver* le repos, avant qu'Il ne nous l'ait premièrement *donné*. Je crois que l'on a souvent interverti cet ordre, et cherché à prendre le joug, avant que cela nous fût commandé. Jésus sait exactement ce qu'il faut au pécheur (le Père, qui a livré toutes choses entre les mains de Jésus, le savait aussi) ; ce dont le pécheur a besoin comme un simple don ; non pas comme une chose qu'il ait à acquérir, ou à mériter — mais qu'il trouve tout d'un coup — un don gratuit ; et j'insiste sur ceci, c'est que l'on ne doit, en aucune façon, chercher à agir comme un chrétien, soit dans le culte, soit dans le service, avant d'avoir trouvé, *en allant à Jésus*, un repos parfait pour l'âme. Nous devons être tranquilisés quant à nous-mêmes, avant de pouvoir penser agir pour Dieu. Un pécheur doit avoir le repos de son âme, avant de pouvoir agir comme un saint, avant de pouvoir prendre sur lui « le joug » de Christ. Avant de pouvoir porter son fardeau, je dois être débarrassé du *mien* propre, je dois l'avoir laissé auprès de Jésus.

Si je ne vais pas à Jésus pour recevoir de Lui le repos, comme un don gratuit, je vais à Lui comme à un maître qui a le droit d'être exigeant, et ainsi je ne fais que charger sur moi un double fardeau, au lieu de trouver pour mon âme ce bienheureux sabbat, dans lequel moi, pauvre pécheur, je puis me reposer et me réjouir, et Dieu, le Dieu saint, peut trouver Ses délices. — Jésus est ce véritable sabbat, dans lequel Dieu a Son bon plaisir ; Il est aussi le vrai repos pour l'âme. Il a été *l'homme obéissant* — « obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix. C'est pourquoi aussi, Dieu L'a haut élevé, et Lui a donné un nom au-dessus de tout

nom, afin qu'au nom de Jésus se ploie tout genou des êtres célestes et terrestres et infernaux ; et que toute langue confesse que Jésus Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père » (Phil. 2). *L'homme* a crucifié Jésus, mais *Dieu* L'a ressuscité d'entre les morts ; et maintenant Dieu déclare que le nom de Jésus est le seul nom sous le ciel, par lequel les hommes puissent être sauvés. Jésus a accompli la volonté de Dieu, *c'est pourquoi* toutes choses Lui sont livrées par le Père, et Il dit : « *Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai le repos* ». Chers amis, je le répète encore, Jésus ne nous dit pas de *prendre* sur nous Son « joug » ou Son « fardeau » avant d'avoir *mis de côté* le nôtre propre. Avant d'être placés dans *la liberté* de l'Esprit par la connaissance de l'œuvre de Jésus sur la croix, nous ne sommes pas capables de *servir* comme il convient.

Quoi que ce soit que nous pensions de nous-mêmes, ou que d'autres puissent penser de nous — si nous sommes méprisés, rejetés par ceux qui nous entourent — toutefois, comme étant allés à Jésus, « toutes choses sont à nous » [1 Cor. 3, 21, 23], il n'est rien qui ne nous soit donné, car Jésus est le grand don de Dieu, et en Lui se trouvent concentrés tous les autres dons — justice, vie, paix, tout.

« *Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est aisé et mon fardeau est léger* » (v. 29, 30). Jésus avait porté le « fardeau, Lui-même », Il avait porté le « joug », c'est pourquoi, Il pouvait dire : « *Apprenez de moi* » (il ne s'agit pas ici du fardeau de nos péchés). Jésus était aussi venu pour « apprendre l'obéissance par les choses qu'il a souffertes » (Héb. 5). Jésus fut Celui qui connut toute l'amertume du mépris et du rejet, et qui pourtant pouvait dire : « *Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon* » ; par conséquent Il dit : « *apprenez de moi* ». — Au chapitre 50 d'Ésaïe, nous lisons : « Qui est celui d'entre vous qui craigne l'Éternel, et qui écoute la voix de son serviteur ? Que celui qui a marché dans les ténèbres, et qui n'avait point de clarté, ait confiance au nom de l'Éternel, et qu'il s'appuie sur son Dieu » (v. 10). Jésus était dirigé au milieu des ténèbres de la terre ; Il n'avait jamais de volonté à Lui ; Il était l'homme obéissant : « il me réveille chaque matin, il réveille mon oreille pour que j'écoute comme ceux qu'on enseigne ; c'est pourquoi l'Éternel lui a donné la langue des savants, pour savoir soutenir par une parole celui qui est las » (És. 50, 4). Il peut nous dire comment Il a Lui-même porté le joug, s'abaissant toujours davantage, et Il peut dire aussi : « *Mon joug est aisé, et mon fardeau est léger* ».

Chers amis, si le Christ Jésus a trouvé le joug *aisé* et le fardeau *léger* — s'Il a pu dire : J'ai vaincu, d'où cela venait-il ? De ce qu'Il *se courbait sous ce joug*, de ce qu'Il s'y soumettait. Et nous, comment pouvons-nous vaincre ? En endurent toujours, et jamais en essayant de changer les circonstances, jamais en cherchant le repos ici-bas. Souvent on s'efforce d'avoir le dessus sur les choses pénibles en les modifiant — mais ce n'est pas la manière d'agir d'un fidèle disciple de Christ. Lorsqu'un chrétien se plaint de n'être pas heureux dans son âme, et qu'il cherche

pratiquement du repos dans un changement de circonstances, il ne possède pas cette paix que Jésus a promise : « Vous aurez de l'affliction dans le monde, mais *en moi* vous aurez la paix » (Jean 16). Souvent nous parlons l'un à l'autre bien légèrement, et nous avons l'air de penser qu'un changement de circonstances amènera le repos ; mais un changement de circonstances n'a, par lui-même, rien à faire avec la paix de l'âme. Écoutons plutôt cette parole : « *Apprenez de moi* ». — Jésus ne changea rien aux circonstances ; la coupe ne passa point *loin de Lui*. — Non ! Il se soumit et dit : « Non pas comme moi je le veux, mais comme toi tu le veux » (Matt. 26, 39).

Il n'y a pour nous que deux chemins à prendre : nous devons nous frayer la route à travers le monde en combattant, ou nous devons souffrir. Or, je lis : « Dieu rendra à chacun selon ses œuvres — à ceux qui sont contentieux, et qui se rebellent contre la vérité et obéissent à l'iniquité, colère et indignation, tribulation et angoisse » ; et au contraire : « à ceux qui, en *persévérant dans les bonnes œuvres*, cherchent la gloire, l'honneur et l'incorruptibilité — la vie éternelle » (Rom. 2, 7, 8). J'apprends ici que *la persévérance dans les bonnes œuvres — la patience*, est le caractère par excellence du chrétien. C'est là le chemin de la gloire et de la vertu ; c'est là le chemin où Jésus marcha ; c'est là le « joug » qu'Il a porté. Il endura, et Il y trouva de grandes bénédictions. Jésus triompha par une patiente *persévérance* à bien faire, et Il nous dit : « Apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes » — non pas le repos inquiet et agité du chrétien qui cherche constamment à changer l'état des choses autour de lui, mais le repos de Jésus : — « *Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant tes yeux* ».

Nous allons à Jésus comme des pécheurs fatigués et chargés ; Il nous donne le repos et Il ne reprend pas ce qu'Il a donné : le repos est désormais notre part éternelle. Cependant, nous sommes encore au milieu d'un monde qui nous éprouve, nous sommes exposés aux tentations et aux ruses de Satan, ayant au-dedans de nous un méchant cœur d'incrédulité. Nous voudrions bien que tout en nous et autour de nous fût déjà comme il sera plus tard... Mais il n'en est pas ainsi, et sans doute il y a là bien des causes d'agitation, de dépit, de mécompte. — Mais si Dieu ne trouve pas à propos de changer l'état des choses, ni la chair, ni le diable, ni le monde — à quoi nous sert-il de nous impatienter ? « Considérez Celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre Lui-même, afin que vous ne soyez pas las, étant découragés dans vos âmes » (Héb. 12, 3). La foi dit : C'est là le chemin que *Dieu* a choisi pour moi, afin que j'y marche. Le repos se *trouve* dans le renoncement de la volonté propre, en prenant sa croix chaque jour et en suivant Jésus, en courbant la tête pour dire : « *Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon* ». Le Seigneur Jésus a expérimenté ce second caractère du repos, quand Il devint *obéissant jusqu'à* porter le joug placé sur Ses épaules ; c'est pourquoi Il nous dit ici : « *Apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes* ».

Il y a encore une chose dont je voudrais dire quelques mots. Je veux parler de ce grand principe d'humilité chrétienne, dont le saint doit faire preuve, parce qu'il est un *saint*, et non parce qu'il est un *pécheur*. Un pécheur sauvé par grâce a, en effet, des motifs d'être humble ; mais l'humilité d'un saint, parce qu'il est un saint et un héritier de la gloire, est d'une nature bien plus profonde. Rien ne nous mettra plus bas et ne nous disposera mieux pour le service le plus infime. Voyez le Seigneur Jésus. Il est là dans la conscience de posséder toutes choses : « toutes choses m'ont été livrées par mon Père » ; pourtant Il dit : « Apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur ». Pouvez-vous unir ces deux choses ? Je pense que vous le pouvez ; l'âme du saint, qui a été vraiment enseigné de Dieu, doit discerner leur relation si nécessaire. Le Seigneur Jésus, sachant que toutes choses étaient à Lui, *pouvait s'abaisser* : « ce qui est vrai en Lui et en vous » (1 Jean 2, 8). Rien ne nous rend capables de laver les pieds des saints, de nous mettre par terre devant eux, comme la connaissance de notre grandeur réelle ; alors nous pouvons être humbles — nous pouvons nous abaisser pour servir les autres, au lieu de vouloir qu'on nous serve. L'enfant de Dieu n'a besoin de rien qui ajoute à sa dignité, dignité qui lui a été conférée de Dieu. Il a toutes les dignités, toutes choses en Christ, et c'est là ce qui communique véritablement la puissance de s'abaisser pour servir. La conscience que toutes choses sont à nous, et nous à Christ, et Christ à Dieu (1 Cor. 3, 21-23), nous mettra en état de nous placer au-dessous de quoi que ce soit.

C'est donc en prenant le joug de Christ, que nous trouverons cette paix réelle et stable et ce repos pour nos âmes ; c'est en n'estimant pas les choses élevées, mais en nous associant aux choses humbles (Rom. 12, 16). Le Seigneur Jésus a dit : « Quiconque voudra être le premier parmi vous, qu'il soit votre *esclave* » (Matt. 20, 27) ; et « *Apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes* ». — C'est un grand bonheur que d'être un disciple à l'école de Christ.

Le Saint Esprit, qui a pour office et pour jouissance de placer le Seigneur Jésus devant nos âmes comme notre modèle, ne le fait jamais sans nous établir d'abord solidement dans la foi à l'œuvre que Christ a accomplie pour nous à la croix ; et s'il y a une position de bénédiction positive pour le serviteur, c'est d'être là où était son Maître. Christ est ce qu'Il est en Lui-même ; ce que nous sommes, nous le sommes *en Lui*.